

La lecture

« Lecture I : Histoire venue d'ailleurs »

David Ruzicka

Paris s'étend sous la brume en automne, un peu comme un marécage où coassent les travaux et la circulation. C'est une belle ville, pleine de vie. 26 suicides par minute, 253 personnes admises aux urgences toutes les deux minutes, un accident de la circulation par seconde. Elle brille de toutes ces jeunes femmes et de tous ces jeunes hommes plein d'ambition. Il y a un viol toutes les 68 minutes.

J'habite aux abords du quartier chinois, sous les tours du Boulevard de Choisy, où s'entassent en silence les 15,2% de femmes battues dans les couples de 34 à 45 ans. Le jour dans les jardins de jeu nombreux, il y a beaucoup d'enfants et ça donne un peu de gaieté, ces mêmes enfants qui nourriront le taux d'analphabétisme et le taux de délinquance, et les vieux goguenards qui nourrissent les pigeons, ces mêmes vieux qui l'été prochain étoufferont seul chez eux à cause de la chaleur de l'effet de serre et de la charge sociale moyenne d'un retraité. La nuit les tours du quartier s'illuminent au dessus de ma tête comme des guirlandes et plus tard encore, les lumières qui restent, on sait que c'est le taux de chômage qui fait des insomnies.

Mon appart au 3^{ème} et dernier étage d'une vieille bicoque est petit, mal chauffé en hiver, étouffant en été, et très cher. J'ai un grand balcon, ce qui n'a pas beaucoup de sens dans un pays dépassant les 150 millimètres de pluie par mois sur 8 mois. L'essentiel de mon existence, je le passe devant les deux écrans de mes ordinateurs. J'en ai deux par pure dépense, peut-être pour accroître dans mon coin le taux brut de consommation par habitant. Je sais très bien faire les spaghettis bolognaise mais tout le monde s'en fout.

Je me sens observé.

Je ne vis pratiquement que la nuit, une vieille habitude qui me force à ressortir d'une manière ou d'une autre de la société, alors pourquoi pas dans les colonnes des statistiques d'activités nocturnes.

Je me sens observé la nuit quand je suis accroché à mes PC, depuis la disparition de ma caméra DV, lors d'un cambriolage quelques semaines plus tôt, la caméra avait été volée, un vieil objet sans valeur, mais tout le reste, PC, chaîne stéréo, tout avait été laissé, le plus étrange, même les 500 Euros sortis de leur cachette par les voleurs, parce que je ne fais pas confiance aux statistiques des remboursement des banques par assurance en cas de hold-up,

cet argent avait été sorti et déposé bien en évidence sur ma table, comme pour défier toute logique. Mais en gros je me sens aussi observé depuis que je suis arrivé il y a quelques mois dans ce studio, tout est trop à sa place ici, toutes mes affaires rentrent parfaitement dans leurs casiers, comme si ce lieu avait été fait pour moi, mis en scène pour moi, tout est à sa place juste comme il faut. En fait, c'est un peu comme si on m'y attendait.

Un soir comme ça, j'écrivais, accroché à mon texte, lorsqu'on a frappé à ma porte. Le truc bizarre c'est que d'habitude j'entends si quelqu'un monte dans les vieux escaliers qui craquent, mais ce soir-là, où le sentiment d'être observé était vraiment presque assourdissant, je n'avais rien entendu avant les coups sourds. D'ailleurs ça ne faisait pas vraiment comme si on frappait, mais plutôt comme si on avait envie de défoncer la porte. J'ai sursauté bien sûr, c'était une heure du mat, j'ai eu envie de dire « Ouiii ? » bêtement mais je me suis retenu, presque par pudeur devant ces coups. En même temps, le premier sentiment qui me soit venu à l'esprit, c'était comme si par ces coups contre ma porte on essayait de me divertir d'un autre évènement, plus grave, plus démentiel. Bon il fallait bien que je me lève non ? Alors la porte a cessé de branler au même moment. J'y suis allé et j'ai ouvert. Je ne suis pas le genre à me prendre la tête en fait, si on cherche à défoncer ma porte à minuit, j'offre un verre, pas de problème. Mais là lorsque j'ai ouvert il n'y avait personne. Sur le palier, dans l'escalier, la lumière rouge que j'ai installée au détriment des voisins, sans qu'ils ne réagissent outre mesure, sans doute n'osent-ils pas, je suis quand même et j'y tiens, le taré du troisième, mais sinon rien, le tapis oriental pourri cachant les nids de cafards, pratique en été quand il pullulent, puant la pisse de chat en hiver, mes déchets pour accueillir les gens et le vide. Ce vide nocturne propre au silence d'une ville, celui qui sépare d'un néant les rêves des cauchemars. J'ai bien cru sentir un moment quelqu'un en bas des marches, comme une ombre toute noire et encagoulée avec un truc brillant dans une main gantée, mais on ne sent pas les gens n'est-ce pas, alors je suis rentré, pensant à l'adolescente des voisins comme à une vicieuse en manque peuplant ses nuits de moi en érection.

Mon studio est petit, d'un coup d'œil je peux voir tous les recoins, c'est impossible de s'y cacher sans que je le sache immédiatement. Pourtant depuis les coups sur la porte, il me semblait avoir laissé entrer quelqu'un, ou plutôt un truc, une chose

imperceptible qui se serait faufilée dans mon dos. Pour l'expliquer, même si ce n'est pas satisfaisant, je dirais qu'il y avait soudain comme un œil, un grand œil tout autour de moi. Bien sûr je n'attachais pas trop d'importance à cette démangeaison fantasque et je continuais à écrire. J'ai pianoté quelques secondes, distrait, mais à nouveau j'ai arrêté. J'ai observé mon lit dans le coin de la pièce et je ne sais d'où m'est venue cette idée qu'il y avait quelque chose de bizarre avec ce lit. J'ai eu la conviction soudain que quelqu'un se cachait sous la couverture. Alors je me suis levé et là comment dire, une autre sensation étrange m'a assaillie, tout juste en me mettant debout. C'est difficile à expliquer mais j'ai eu l'impression que ce n'était pas moi qui me levais, mais un œil comme ça au milieu de mon front, un œil digital voyant à ma place mais dont la vue aurait été volontairement brouillée, codée. Tourné la tête à gauche, à droite, et dans ma tête j'ai eu cette phrase jaillie d'un film comme si on m'avait mis en scène : plan panoramique sur l'appartement. Voilà exactement comme je me sentais : mis en scène jusque dans mes pensées. J'ai laissé cette absurdité de côté autant que possible, me suis dirigé vers le lit, mais évidemment sous la couverture il n'y avait rien. Le moindre de mes gestes était pourtant épié, ça m'a frappé comme une évidence. C'est délirant mais je suis même allé aux fenêtres en espérant apercevoir le téléobjectif d'une caméra pointé sur moi depuis une des tours ou depuis l'immeuble d'en face, tout en sachant que lorsque je suis assis à mon bureau il n'y a aucun moyen de me voir depuis l'extérieur : c'est une intimité indispensable que je m'étais préparée en aménageant correctement les meubles ici.

En me rasseyant j'ai repensé à la caméra DV qu'on m'avait volée trois semaines auparavant, j'y ai repensé dans un demi-sourire narquois, indulgent envers ma propre paranoïa, mais en même temps inquiet, parce que maintenant j'avais l'impression que c'est elle qui m'observait. L'œil géant, la chose, le truc, c'était ma caméra DV, non pas volée mais aspirée par une autre dimension, un univers dans lequel les caméras DV sont des entités-œil, elles flottent dans le néant, elles se causent, elles s'envoient des images, elles se reproduisent en échangeant leurs mini-tape, et s'il y a une chose qu'elles détestent lorsqu'elles ont l'occasion de nous rendre visite, c'est d'être laissées pour compte, ignorées, comme moi par exemple concentré sur mon écran, sur mes mots, alors que c'est sur elle que je devrais me concentrer. Peut-être est-elle revenue accompagnée d'entités-choses aveugles pour me narguer.

J'ai entendu un bruit dans la cuisine, un tremblement venant de l'intérieur du frigo, je l'ai ouvert, putain j'étais en train d'ouvrir mon frigo à la recherche d'une forme extraterrestre aux allures de caméra DV, mais ça ne m'a pas paru si bizarre. Le frigo était rempli de bocaux de sang, j'ai su que c'était du sang, je l'ai refermé, je l'ai rouvert, il bourdonnait tranquillement, vide. Puis il y a eu un bruit de clapotis dans la salle de bain, j'y suis allé. Je me suis vu allongé dans la baignoire, mort, avec des croûtes indistinctes sur mon corps et sur mon visage, yeux fixés vers un point du plafond, mais ce n'est pas l'exacte vérité. Car la baignoire était vide, brillante. L'eau gouttait du robinet. Je l'ai fermé. Maintenant on m'observait depuis l'entrée. Un craquement près de la porte, comme si quelque chose s'avançait vers moi, j'ai tout de suite pensé à cette ombre encagoulée plut tôt dans les escaliers. Mais non, rien non plus. Je me suis rassis à mon texte et là devant l'écran j'ai eu une autre sensation bizarre : c'était comme si le texte avait déjà été écrit. Pour être plus précis, je me voyais là immobile et en même temps je sentais mes mains parcourant le clavier et écrivant. Dédoublé, je sentais ce vide entre moi et moi-même, cet espace rempli de mots et pourtant complètement vide. Et les mots pouvaient continuer, d'ailleurs ils continuaient, mais sans moi. J'ai recommencé à écrire et me suis rendu compte que c'était là devant mon écran, devant les mots s'alignant, que j'arrivais encore à créer une barrière temporaire devant cette obsession d'être soupesé, vu, analysé même jusque dans mes pensées. Mais l'impression qu'un autre regard, un autre regard que le mien, se posait sur l'écran et les mots et à la fois sur moi s'intensifiait au point que le dédoublement survenu entre moi et moi-même pendant que j'écrivais ne puisse plus expliquer cette obsession d'être observé. Le fait d'arrêter d'écrire et de m'éloigner de l'écran diminuait imperceptiblement la sensation de dédoublement. Néanmoins, en me déplaçant je me sentais suivi. Suivi du regard, scruté, épié, interrogé, en fait, pesé du regard, peser ma valeur comme une marchandise. Ou ma résistance comme une proie.

Je m'efforçais de me concentrer sur les mots mais je me dédoublais de nouveau et la chose rampait derrière moi, de plus en plus proche, ou du moins son regard, de plus en plus intense sur ma nuque comme un chatouillis, un souffle. Bien sûr que je n'allais pas me retourner puisqu'il n'y avait rien derrière moi bordel. Je le savais maintenant. Ni nulle part dans mon studio si ce n'est des cafards ou des souris, mais en même temps, cette grandissante

impression que seulement en restant assis et en continuant à écrire, en évitant cette fois de me retourner, je pourrai peut-être repousser l'inéluctable. Mais quoi au juste ? Et bien c'est simple, que l'œil m'avale, m'anéantisse, et les mots devant moi avec. Qu'il m'absorbe. Sans me retourner toujours, je sentais s'accroître un lien quasi primordial entre les mots sur l'écran, moi écrivant et cette chose lointaine, métallique, me scrutant, zoomant sur moi dans mon dos, de nulle part. Ça partait de derrière moi, me traversait et rentrait dans l'écran, sertissant les mots qui jaillissaient d'entre mes doigts presque de façon automatique. Je me suis dit : arrête-toi d'écrire, mais arrête-toi bordel, mais je ne pouvais pas, c'était devenu en cet instant une question de survie, et pourtant à mesure que j'écrivais, à mesure que le lien entre l'écran, les mots, et moi, s'épaississait, je sentais aussi dans mon dos le lien à cette chose s'épaissir, se raccourcir. Zoomer sur mon existence pour y pénétrer, la malaxer, la sectionner, la mettre en désordre, l'analyser et la refaire. Je l'ai perçu aussi comme un son, quelqu'un qui chuchoterait juste dans mon dos.

J'ai été forcé d'arrêter, parce qu'il y a eu un nouveau coup sourd contre la porte, plus insistant. Cette fois le type encagoulé se tenait là dans l'entrée, vêtu de son long manteau noir. Saccadé comme un robot il a retiré sa cagoule et j'ai vu que c'était moi. L'objet brillant dans sa main, il me l'a tendu, un large couteau bleui par la lumière des écrans. Je ne pouvais plus parler de sensation d'être observé, je voyais maintenant que je l'étais. Je me suis détourné, crispé mes mains au-dessus des touches, des lettres, des mots, mais sur l'écran les mots s'alignaient sans moi et j'ai lu : il a regardé à nouveau vers l'entrée, il n'y avait plus personne, mais à ses pieds, il y avait le couteau. Et oui, je me suis retourné, et là à mes pieds il y avait le couteau. Je l'ai ramassé, il pesait dans ma main en fait, il était, comment dire ?, consistant. C'était mon couteau, celui que j'ai à la cuisine. On chuchotait dans mon dos. Maintenant quelqu'un me regardait depuis la cuisine, mais non personne. Juste à nouveau ce bourdonnement venant du frigo. Je l'ai ouvert, et là les bords de sang étaient tous brisés, le sang tapissait les parois, les étagères, comme s'ils avaient explosé. Le clapotis dans la salle de bain a recommencé. En y allant j'ai eu beau nier ce que j'y voyais, mais cette fois la vision restait présente, fulgurante sous le spot rouge. J'étais là dans la baignoire boueuse, yeux figés, j'ai fermé le robinet, j'avais toujours le couteau dans ma main et frénétiquement j'ai planté et planté encore ce corps dans le

bain, mon corps, encore et encore, jusqu'à ce que la baignoire brille, nette, il n'y avait rien dedans, j'ai abandonné le couteau là. La chose m'observant se tenait maintenant très près de moi, mais le studio était vide bien sûr, il n'y avait rien chez moi bien sûr. Devant mon texte, devant mon écran, je me suis rassis, essayant de me concentrer, quelle bonne blague. J'ai voulu taper des mots, des lettres, n'importe quoi, juste histoire de focaliser sur autre chose, mais devant moi à nouveau les mots s'alignaient eux-mêmes. Des fantômes de mots. J'ai pu lire : il a encore entendu un craquement dans l'entrée, se détournant il a vu la chose-moi cette fois juste à côté de lui. Le chose-moi lui tendait encore le couteau, plein de sang. Il a refusé, a essayé de s'effacer, mais en regardant à nouveau le couteau était par terre, l'attendant, et il s'est levé, et il l'a soupesé.

J'en conviens, c'est exactement ce que j'ai fait. Et en regardant vers la cuisine avec le couteau dans la main, j'ai vu que le frigo était déjà ouvert : il y avait du sang partout. Mais ce n'est pas à la cuisine que l'horreur m'a frappé dans toute sa plénitude. Tout à coup, le couteau ne fut plus dans ma main. A la salle de bain, le bruit de clapotis avait recommencé, en plus fort. Je n'y suis pas entré, j'ai vu depuis l'embrasure le cadavre croûteux dressé dans le bain, avec le couteau ensanglanté dans sa main. Il a commencé à se lever lentement, mécaniquement, fixé sur moi, enjambant la baignoire. J'ai claqué la porte et tout aussi mécaniquement me suis dirigé devant l'écran de mon ordinateur, je me suis rassis. Tout mon studio était devenu ma caméra DV, de multitudes de petits yeux fixes qui m'observaient de partout, qui m'observaient jusqu'entre les circonvolutions du cerveau. Et c'était là maintenant, collé à ma tête, gluant, je pouvais presque sentir la caresse de l'objectif et entendre le bourdonnement ironique de la caméra. Chaque chuchotement devenait comme un cri dans l'obscurité, et les chuchotements n'étaient plus seulement dans mon dos, ils se répandaient partout. Je ne pouvais plus faire autrement, il fallait que j'arrête, que je me détache de l'écran et que pour une dernière fois je me retourne, coincé entre deux mondes, je n'avais plus le choix : il fallait que je me retourne pour voir ce que l'œil noir de la caméra, cet univers entier collé à mes mots et à moi, avait à me montrer, une dernière fois. Mais je ne l'ai pas fait. Non je ne l'ai pas fait, au lieu de cela j'ai vu la lumière s'intensifier sur mon écran et j'ai vu les mots suivants défilier :

« Il a été ébloui et il a disparu.

Il a discerné l'œil de la caméra, puis dans l'œil de la caméra, des yeux, d'innombrables paires d'yeux noirs posés sur lui depuis l'obscurité derrière la lumière. Des yeux qui chuchotaient. Depuis le début, ce sont eux qui te regardaient chez toi, autour de toi, qui regardaient en toi, la lame de leurs yeux, leurs regards invisibles noirs comme la mort, et toi la peur au ventre, une tentative de te violer, de déceler le moindre de tes secrets. Ce sont en fait les yeux du public qui t'observe. Mais tes mots infranchissables t'ont sauvé. »

Oui, j'étais devant un public m'observant, ce lien infâme entre eux forcés de m'écouter et moi forcé de lire, en train de terminer la lecture d'une histoire venue d'ailleurs, d'une histoire que je n'ai jamais écrite.